

XYZ. La revue de la nouvelle

Nocturne à la tête de chat

Pascal Blanchet



Numéro 143, automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93622ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Blanchet, P. (2020). Nocturne à la tête de chat. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (143), 60–66.

Nocturne à la tête de chat

Pascal Blanchet

À Lise Chartrand (1941-2020)

J E ME DEMANDE SOUVENT, Maria, à quel moment exactement tu as cessé de sourire. J'aurais tant voulu assister à cet événement, la dernière fois que les commissures de tes lèvres se sont retroussées, soulevant tes pommettes et plissant le pourtour de tes yeux verts, comme l'eau d'un étang qui se froisse quand on y lance un caillou. Et qu'est-ce qui l'avait provoqué, ce dernier sourire ? Vissée à un fauteuil roulant, dans ce CHSLD — hangar sinistre qui essaie désespérément d'être pimpant — où tu croupis depuis quatre ans, où tu perds tes facultés une à une, d'abord le bras gauche, puis le bras droit, puis la parole sensée, puis la parole tout court, puis le rire, le sourire... les occasions de t'amuser ne doivent pas être légion. Seule la vie te reste, une flamme dans ton iris couleur de jeune feuille, parfois même un petit brasier vient confirmer que la Maria que j'ai connue existe encore, prise en otage par cette peau momifiée, ces membres raidis. Après avoir manqué tant de ces moments, j'ai décidé que maintenant je serais là pour toutes les dernières fois.

JOURNAL DE BORD DE LA DIRECTRICE DU CHSLD: *Ayant remarqué que Monsieur vient visiter la cliente de la chambre 243 tous les jours, ce qui est exceptionnel chez nous, j'ai demandé au personnel de prêter attention à ses allées et venues. Le préposé habituel du lever de madame Maria affirme que Monsieur est présent dès le matin, assis dans un coin de la chambre, avant même le réveil de la cliente. Le préposé m'a dit textuellement: « Des fois, on dirait qu'il vit ici, lui aussi. » Il semble que Monsieur soit le fils de madame Maria, mais on n'a pas pu vérifier cette information.*

Tu m'as dit un jour : « J'ai peur de ne pas être capable de mourir. » Je crois que c'était une de tes dernières phrases sensées. Tout se déglingua à ce moment-là, ta main droite mettait une éternité à amener jusqu'à ta bouche une cuillerée de soupe qui se vidait de son contenu en chemin, tu mastiquais un papier mouchoir croyant que c'était une feuille de laitue, tu prononçais des syllabes sans suite avec un air très affirmatif, on aurait dit une comptine dadaïste ou un discours politique dans la langue d'une petite république des Balkans. Donc, me voici, je suis là, près de toi du matin jusqu'au soir. Pour assister à tes dernières fois et, si je le peux, t'aider à être capable de mourir.

FABRICE, PRÉPOSÉ DE JOUR : *Parfois, pour travailler, je mets une tête de chat. Je l'ai trouvée par hasard chez Costco, dans une boîte de têtes d'animaux en peluche... et en solde ! Parmi tous ces gros masques recouvrant complètement la tête, il y avait un chien, un hibou, une vache, mais le chat était le plus beau. Le poil est long et soyeux, c'est une tête d'angora. Les moustaches surtout sont réussies, on dirait des vraies. Les yeux sont assez doux, c'est ce qui m'a attiré d'abord, la douceur des yeux. Et la bouche aussi, qui fait un sourire gentil et un peu coquin. Les autres têtes avaient des regards inquiétants et des gueules tristounettes. Alors voilà, j'enfile ma tête de chat quand j'apporte un plateau dans la chambre des patients qui préfèrent ne pas se rendre à la salle à manger avec tout le monde. À l'heure des collations de milieu d'après-midi, je la mets presque toujours, c'est un succès assuré. Plusieurs tendent la main pour caresser ma tête. La plupart sourient, d'autres pleurent un peu, certains font les deux.*

Je t'ai vue avec le préposé à la tête de chat, tu étirais les vertèbres de ton cou, comme pour l'embrasser, tes mains endormies incapables de l'atteindre, seul le baiser restait possible. Tu aimais tellement les chats, même ton dernier, le gros roux tigré méchant avec tout le monde sauf toi, qui seule 61

avais réussi à l'amadouer. À tel point que je l'ai rarement vu au cours des dix ans durant lesquels il a été ton pensionnaire, dans ta petite maison à l'écart du village. Quand j'arrivais à l'improviste, si je retenais la porte pour qu'elle ne fasse pas de bruit et si je marchais assez silencieusement, je pouvais le surprendre, abandonné sur tes genoux, l'espace d'une seconde, mais aussitôt qu'il ouvrait les yeux et m'apercevait, il se sauvait en te plantant ses griffes dans la cuisse. Au début, j'ai voulu te l'amener au centre, mais j'ai failli perdre un œil en le forçant de peine et de misère à entrer dans une cage. Une fois la porte fermée, j'ai cru qu'il allait mourir de rage, agité de syncopes, toutes griffes dehors, les yeux exorbités, hurlant d'une voix presque humaine. J'ai dû me résoudre à le laisser ressortir. Aussitôt, il a défoncé une moustiquaire pour s'enfuir, je ne l'ai jamais revu. Est-ce que le préposé réussit à te faire sourire quand il met sa tête de chat ?

JOURNAL DE BORD DE LA DIRECTRICE: Je n'aurais pas dû tolérer l'utilisation de ce jouet de bazar. Les problèmes qui sont survenus par la suite auraient pu de la sorte être évités. Mais l'effet auprès des clients semblait bénéfique. Les plus anciens employés conseillaient même aux nouveaux de la porter, afin d'offrir aux clients un visage plus familier. Devant ces succès, je me serais sentie mal de m'opposer.

Pour être sûr de ne rien rater, un beau soir et sans que personne me voie, j'ai enfilé à mon tour la tête de chat. J'ai pu m'approcher tout près de toi quand ils t'ont couchée. Je suis venu donner un coup de main, mine de rien, et j'ai vu tes larmes quand la préposée au foulard t'a massé les jambes avec une pommade à la lavande. Je m'en doutais: si tu ne souris plus, tu pleures encore. Bien sûr, les yeux vivent après les lèvres. J'avais encore en mémoire la dernière fois où je t'avais entendue pleurer. Je te téléphonais presque chaque jour, à la même heure, quand se terminait le film de l'après-midi à la télé. Je te trouvais souvent en pleurs parce que tu t'ennuyais de la maison et que tu voulais rentrer chez toi.

Mais cette fois, c'était à cause de la musique qui jouait pendant le générique. Je l'entendais faiblement sans parvenir à l'identifier. Je me suis précipité sur l'ordinateur pour dénicher le titre du film dans l'horaire télé, puis j'ai cherché la bande sonore : le *Notturmo* de Schubert, une mélodie qui avance lentement, à la fois solennelle et légère, une tristesse paisible. J'ai cru que tu te sentais appelée par ce nocturne. Depuis, je souhaite que ce soit la nuit que tu puisses t'endormir enfin. Je n'ai jamais oublié le jour du *Notturmo* puisque c'était aussi la dernière fois qu'on s'est parlé au téléphone. À partir de là, nous n'avons plus communiqué qu'en personne, tes mains déconnectées de ton cerveau ne savaient plus soulever le combiné ou le tenir contre ton oreille. Maintenant tu n'écoutes plus la télé, objet inutile qui encombre ta petite chambre. Toute la journée, tu regardes par ta fenêtre qui donne sur le stationnement en asphalte tout neuf, foncé comme un carré de nuit qui se serait posé sur le sol. Après la dernière rangée de voitures, quelques arbres s'inclinent au-dessus d'un petit cours d'eau hybride, fossé ou ruisseau, son débit variant selon les averses. J'espère que pour toi il vaut bien des films.

JOURNAL DE BORD DE LA DIRECTRICE : *Bientôt, il m'a semblé clair que Monsieur habitait au centre en permanence. Le préposé à l'entretien avait constaté des meubles déplacés dans la pièce du sous-sol qu'on appelle « l'entrepôt » ou « le débarras ». Un des matelas non utilisés avait été poussé dans un coin et garni de draps, à côté d'une petite valise ouverte sur des vêtements pêle-mêle. Il dormait ici et se nourrissait sans doute à même les assiettes de sa mère, qui mangeait très peu étant donné les sérieux problèmes de déglutition qu'elle éprouvait depuis quelques semaines. J'ai tenté d'aborder la question avec Monsieur, mais il a semblé me fuir. Les heures supplémentaires que j'effectuais, plus tous les soucis liés au manque chronique de personnel m'empêchaient de m'occuper de ce dossier. Les agissements de Monsieur entraient probablement en conflit avec les* 63

règles du centre, mais il ne faisait rien de mal, au contraire. La cliente de la chambre 243 ne manquait pas de soins, et les préposés avaient plus de temps pour les autres clients.

C'est toujours moi qui te donnais les repas, je jouais à la poupée avec maman : une bouchée pour Maria, une autre bouchée pour Maria, le plus de bouchées possible pour Maria, je finissais toujours par trouver à m'alimenter de mon côté. Dernier plaisir qui te restait, l'absorption de nourriture était devenue comme une cérémonie. Le mouvement précis de la cuillère qui devait se déposer sur le côté droit de ta langue, la quantité de viande hachée qui avait le plus de chances de te faire réagir, d'enclencher le reste du processus. Pas nécessairement pour que tu restes en vie plus longtemps, mais pour que tu aies du plaisir au moins quelques minutes dans ta journée. Parfois l'offrande du jour était trop grise et trop décevante, on ne te donnait plus que de la purée, de peur que tu t'étouffes. Je courais à l'épicerie chercher de quoi réveiller tes papilles, des aliments que j'apprêtais dans la cuisine du sous-sol, réservée aux familles qui ne viennent jamais. La patate nouvelle bouillie avec ses odeurs de vanille, le hot dog un peu canaille, découpé en tronçons maniables, moelleux, dégoulinants de ketchup bien sucré, la pêche en boîte fondante comme un bonbon tendre. Tu mastiquais longuement avec de petits grognements, on aurait dit que tu marmonnais une prière. Ça, c'était quand tout allait bien, mais quand tout allait mal, aucune de mes incitations, aucune de mes mimiques ne parvenait à te faire avaler une bouchée. J'imaginai une fin où tu mourais de ce jeûne, une fin de faim, et je me disais que non, il ne fallait pas en arriver là.

FABRICE, PRÉPOSÉ DE JOUR: *Ma tête de chat disparaissait de plus en plus souvent. Un peu tout le monde l'utilisait, étant donné que ça fonctionnait si bien avec les pensionnaires. J'ai fini par retourner au Costco. Le solde était terminé, j'ai payé le plein prix. Il restait beaucoup de têtes de chien, de vache, de hibou, mais seulement deux de chat,*

alors je les ai prises toutes les deux. Depuis, il y a toujours quelqu'un au centre qui en porte une. La directrice n'est pas sûre, mais elle nous laisse faire. Il lui arrive même, en passant, de me caresser le museau !

Je continue de me faufiler partout avec la tête de chat. Le personnel est constamment débordé, les préposés courent d'une tâche à l'autre sans trop réfléchir, personne ne prête attention à moi, et maintenant qu'il y a trois têtes de chat, on ne sait jamais au juste qui est en dessous. L'autre jour, je me suis retrouvé dans la salle où deux « collègues » donnaient son bain à Maria. Je nettoiais la baignoire d'à côté, mais je jetais fréquemment des coups d'œil. J'avais remarqué déjà que, quand elle revenait du bain, Maria était détendue, paisible, je n'osais pas dire « heureuse ». Je n'ai pas tout regardé, ma tête de chat était opaque sauf pour le grillage à la hauteur de la gueule, ce qui fait qu'en orientant mon regard avec tact, j'ai réussi à ne voir de Maria que les parties convenables : ses pieds étonnamment blancs et lisses — bien sûr, quand on ne marche plus depuis tant d'années, on ne souffre pas de cors. Sa peau blanche veinée de bleu comme un marbre précieux, mais surtout ses jambes raides et décharnées. Quand le préposé manipulait Maria, elle bougeait d'un bloc ; encore une fois, j'ai pensé à une poupée, mais aussi à une statuette ancienne, une déesse d'un culte oublié, sculptée dans une terre pâle et crayeuse. J'ai pu apercevoir le visage de Maria au moment où on la plongeait dans l'eau tiède, des larmes de bien-être coulaient sur ses joues. Et tout à coup ses lèvres se sont soulevées lentement pour former, oui, une sorte de sourire.

JOURNAL DE BORD DE LA DIRECTRICE : Force est d'admettre que la situation a fini par échapper à notre contrôle. Plus personne ne s'occupait de la patiente de la chambre 243, à part Monsieur. Je ne me méfiais pas, tout semblait bien fonctionner. Jusqu'au jour où on a retrouvé le fauteuil roulant de la cliente près du fossé, au bout du stationnement.

Un dernier sourire dans l'eau, un dernier nocturne. Une nuit où un gros quartier de lune faisait une tache blanche derrière les nuages, comme un visage collé à une moustiquaire, nous sommes sortis de ta cage. J'ai roulé ton fauteuil dans le stationnement quasi désert, zigzaguant entre les quelques voitures appartenant au personnel de nuit. Les arbres faisaient une danse lente avec leurs branches, il me semblait que le vent sifflait du Schubert. Il avait plu abondamment et le ruisseau était à son plus haut. J'allais te faire entrer dans l'eau tout doucement, la fraîcheur te saisisait d'abord et tu te laisserais envahir, submerger par le courant léger. Tu serais enfin capable de mourir.

FABRICE, PRÉPOSÉ DE JOUR: *Ce matin-là, en entrant dans la chambre 243, j'ai été très surpris de voir une de mes têtes de chat dans le lit. Je me suis approché, étonné. J'ai retiré la tête de mon mieux. Ce n'était pas madame Maria, c'était son fils. Sous la tête en peluche, il y avait un sac de plastique. Le monsieur ne respirait plus et son corps était froid. Comme j'ouvrais les rideaux en vitesse, pour mieux voir, j'ai aperçu madame Maria, dans son fauteuil, près du fossé.*

JOURNAL DE BORD DE LA DIRECTRICE: *On a retrouvé le message sur la table de chevet, écrit au dos d'une vieille carte de souhaits. « Au moment de pousser le fauteuil dans l'eau, Maria s'est comme réveillée, elle a articulé clairement "non non non". Je ne l'avais pas entendue parler depuis si longtemps, je n'ai pas compris d'abord que c'était elle qui parlait. Elle a agité son bras, immobile depuis des mois, comme pour refuser avec plus de force. Même avec mon aide, elle n'était toujours pas capable de mourir. Je n'avais rien compris, elle voulait vivre encore. Pris de honte et d'une colère triste, je l'ai laissée là, au bord du ruisseau, à écouter le chant des grenouilles. Il ne me restait plus qu'à partir avant elle. Il ne me restait plus qu'à enfile une dernière fois la tête de chat. »*